

Les dix meilleures nouvelles du concours 2007

Le der des ders

Sophie PEROUX (78600 Maisons Lafitte)

Suzanne, ne me regarde pas comme cela...

Comment, Arrête, tu sais bien ce que je veux dire : tu me regardes... comme si tu ne me regardais pas.

Je sais bien, moi, que tu es fâchée. Je le sens. Tu boudes parce que j'ai dansé avec Madame Lermière. Tu parles d'un grand moment de sensualité ! Ses mains sont si rêches que j'avais l'impression de récurer l'émail de mon lavabo sur un air d'accordéon. Et je te rappelle qu'elle pourrait être ma fille. Elle n'a que quatre-vingt deux ans. Suzanne ma belle, tu ne dois pas être en colère à cause de cette petite fête. " On n'a pas tous les jours vingt ans " dit la chanson. Alors vingt ans de maison de retraite, reconnais que c'est plutôt rare. C'est vrai, leur petite surprise m'a touché. J'ai pensé que si le personnel s'était donné tant de mal, c'est sans doute qu'au fond ils m'appréciaient un peu. Que j'étais pour eux plus qu'un record gériatrique. Plus qu'un numéro à trois chiffres. Allez Suzon, viens valser dans ma tête, fredonne-moi ton air préféré. Donne-moi le tournis, que je m'endorme ce soir encore dans ton souvenir.

Doucement Suzanne. Mes vieux os se rebellent ce matin. Que me dis-tu : hier je dansais, ce matin je déchanté ? Je reconnais bien là ton sens de l'humour. Et bien la cigale plaide coupable, ma belle fourmi. En attendant le moment béni de nos retrouvailles, je ne batifolerai plus. Laisse-moi juste te rappeler que cela fait trente ans que tu m'as quitté. Une danse en trois décennies de veuvage, cela doit bien se défendre, même au tribunal céleste. En tout cas, je te remercie de m'adresser de nouveau la parole. De ton vivant, j'ai toujours détesté tes silences. Alors tu imagines maintenant.

Tiens, on sonne. Cela doit être Georgette. J'aime bien cette infirmière. Pourquoi ? Parce qu'elle sonne justement. Qu'elle ne tape pas juste deux coups sur la porte en hurlant " Monsieur Jules, c'est l'heure ! " Avec elle, je suis encore " chez moi ".

Allez je file.

Suzanne ma douce ...

Ce n'était pas Georgette, c'était Frédérique. Elle repart toujours sans faire de bruit mais, inévitablement, cela réveille mon cafard. Va falloir attendre six bons mois avant qu'elle ne revienne embrasser le vieux Papé. Entre deux j'aurais le droit à ma carte de vœux et quelques photos de ses enfants. Mais je ne me plains pas. Elle au moins, elle pense à moi, pas comme ses frères et ses cousins. Et puis, quand elle est là, elle m'accorde à son insu la plus belle des faveurs : je te vois, ma Suzanne, dans son regard vert amande. Je t'entends dans le grelot de son rire. Je voudrais alors tant lui prendre les mains, la remercier de m'offrir ainsi l'image furtive de son arrière-grand-mère. Mais elle non plus ne me touche pas.

Que veux-tu, elle est comme les autres. Elle a peur. Peur que son Papé, avec ses 108 ans au compteur, ne se brise sous un trop forte étreinte. Alors elle se plante face à moi. Elle me parle de sa vie. Assez fort pour que j'entende. Elle gesticule. Suffisamment pour que je comprenne. Elle rit, " pour te voir sourire " m'affirme-t-elle. Ce ne sont que quelques fragments de toi, des étincelles de ta voix,

des souvenirs fugaces. Mais ils me réconfortent tant. Je suis las, ma Suzanne. Cette visite m'a épuisé... Peux pas attendre l'infirmière pour m'allonger ... Tant pis, je dors habillé, tu n'es plus là pour rouspéter ! Avec un peu de chance et le rire de Frédérique, tu visiteras mon rêve. Je t'attends ma belle...

T'étais sauvée où, ma Suzanne ? Je t'ai guettée comme le timide gaillard de notre premier bal et, en fait de danse, je n'ai eu droit qu'à la valse des obus. Boum : un temps à droite, boum : deux temps à gauche. En stéréo, c'est bien comme cela qu'ils disent maintenant. Ça faisait un bail que je n'avais pas rêvé de tout cela, des tranchées et des gars. De leurs yeux hagards, de l'odeur de pisse et de sang mêlés, du sifflement des balles. La grande guerre m'a retrouvé. C'est la même qui m'a mouchardé. Moi, je ne voulais que ton rire et ton regard. Frédérique m'a parlé des Poilus, de l'hommage que la France réservait au dernier d'entre eux. " Ce sera peut-être toi, Papé. Il paraît que vous n'êtes plus que six survivants. " Et elle est partie d'un rire nerveux et embarrassé. Comme le tien parfois. Moi, quand j'entends le mot " Poilus " les trois cheveux qui me restent se hérissent. Trop de souvenirs horribles. Si je suis toujours en vie, c'est parce que je suis mort dans ces tranchées. Alors j'ai préféré ne pas lui répondre. A l'infirmier non plus je n'ai pas répondu. Que veux-tu, je ne l'aime pas celui-là. Et ne va pas me faire tes leçons de civilité. J'ai plus de 100 ans, mes manières sont périmées ! Il est entré sans même frapper, il a râlé parce que je m'étais couché en costume : dans mon sommeil j'ai trempé ma chemise de sueur. Je suis certain que ce blanc-bec se serait pissé dessus au premier sifflement de bombe, alors qu'il ne me fasse pas la leçon pour un cauchemar. Non Suzanne, je ne suis pas un vieux bougon. J'étais un vieux con quand j'étais encore jeune, à 80 ans. Maintenant, tout cela m'indiffère.

Nouvelle visite ce matin. C'est le lot du mois de novembre : on visite ses morts et ses soldats. Cette fois, un journaliste du Figaro s'est déplacé. Tu vois, je finis par prendre du galon malgré tout ! Il y a quelques années encore, je n'avais le droit qu'à quelques lignes dans le canard local, me voilà en photo dans un grand journal. Lui aussi voulait me parler de ces obsèques nationales, savoir ce que j'en pensais. Pas grand-chose à vrai dire. Je l'écoutais, et m'est revenu un très ancien souvenir. Pendant qu'on y était, dans la boue, dans l'horreur, dans la mort, la Chambre des Députés avait, paraît-il, eu des débats très houleux sur l'attribution de la Croix de Guerre. Ces messieurs aux chaussures bien cirées se demandaient s'il était pertinent de la remettre à chacun de nous. Bon Dieu ça nous avait foutu la rage ! Et bien tu vois, les politiciens n'ont pas changé. Quatre-vingt dix ans plus tard, ils s'usent encore les méninges sur la manière d'honorer le plus brave d'entre nous. Le der des ders.

Non Suzanne je ne suis pas aigri. J'ai juste le droit d'être en pétard parce qu'on enquiquine les six vieux papys que nous sommes avec tout cela. Pouvaient pas attendre que l'on ait tous passé l'arme à gauche pour annoncer cela ? faut les voir, maintenant, dans les couloirs de ma résidence. C'est tout juste s'ils ne se battent pas pour me tenir le bras jusqu'à la salle comme les jours de Loto ! A quoi pensent-ils quand ils me demandent " Alors Monsieur Jules, comment ça va aujourd'hui ? " Ma mort m'a transformé en héros... de mon vivant. Avoue que peu y sont parvenus. Pour cela encore faut-il que je tienne le coup. Jamais ma tension n'a été surveillée de si près !

Arrête Suzanne, ne te tourmente pas avec cela ! Je perçois ton agitation. Tu te dis : " Trente ans que je lui garde la place au chaud, et lui se voit déjà en grandes pompes -et oui, c'est bien le cas de le dire !- à la nécropole de Notre-Dame de Lorette. " Comment cela, je ne t'avais pas dit où c'était ? Suzanne, tu es de mauvaise foi... Tu sais, le maire de ma commune est même venu me montrer des photos du site. Ils appellent cela de l'émulation. " Faut tenir le coup Monsieur Jules ! " Il ne voulait pas mettre la pression, mais il a quand même jugé bon d'ajouter : " Regardez comme c'est beau, cette belle basilique, la tour lanterne à côté et tous ces espaces verts. " Verts mon cul ! Il y a près de 23 000 corps de soldats inconnus enterrés là, alors la terre peut être fertile. Il ne sait pas lui, que la première pierre de cette tour a été posée par Pétain, en 1921. Alors qu'il ne vienne pas me parler d'honneur. C'est vrai qu'à cette époque, nous aussi nous y croyions, au maréchal. Je reconnais que c'est pour cela qu'on a appelé notre aîné Philippe. Mais on a bien regretté ensuite.

Non je n'ai rien dit à l'élu. J'aurais pu lui cracher au visage que même sur ses photos j'entendais les pleurs des gars qui demandaient qu'on les achève, je sentais le froid humide de son Pas-de-Calais de carte postale qui transperçait nos uniformes. Je veux qu'on me laisse tranquille avec tout cela. Je ne suis pas plus héroïque que tous les gars morts sur les barbelés. Tombés au champ d'honneur qu'ils écrivaient aux veuves. Elle est où, ma gloire ? d'avoir eu plus de chance que les copains ou d'avoir suffisamment cru en l'homme après cela pour rester en sa compagnie encore presque quatre-vingt-dix ans ?

Ne t'inquiète pas Suzanne, je viendrai m'allonger près de toi, je ne te réveillerai même pas. Je retrouverai nos deux fils, qui n'ont pas eu la chance de se faire une santé comme moi dans les classes vertes du professeur Pétain. Notre fille assistera à la cérémonie, entourée de nos petits-enfants, nos arrière-petits-enfants et même leurs enfants. Les babillages des petits de Frédérique sonneront plus juste que les discours officiels de nos gouvernants.

Et Suzanne, faut savoir ce que tu veux ! Ne me reproche pas de ne pas en vouloir. Je n'ai pas dit que c'était une mauvaise idée ; ce n'est pas pour moi, c'est tout. Mais bien sûr qu'il faut rendre hommage aux gars. Et à ceux d'en face aussi. Il paraît qu'en Allemagne, aucun historien n'est capable de dire s'il y a encore des Poilus en vie. Faut dire qu'ils les recensent pas tous les 11 Novembre, eux ! Ma Suzon, je n'ai plus envie de penser à tout cela. Que tous, vous me laissiez aujourd'hui la paix que j'ai mis tant d'années à trouver.

Six

Cinq

Quatre

Trois

Il paraît que nous ne sommes plus que deux.

Tu te rends compte, Suzanne, aujourd'hui nous ne sommes plus que deux à avoir connu " cela ". Y'a plus qu'un homme que je pourrais regarder dans le fond des yeux sans avoir besoin de parler. Paraît qu'il s'appelle Eugène, qu'il est de Paris et du Chemin des Dames. " Salut, moi c'est Jules, de Verdun ! " Sa photo est en couverture d'un magazine. Il dit qu'il serait fier de représenter tous les Poilus, même s'il se sent profondément européen maintenant.

Depuis, c'est l'effervescence ici. Tu sais, ma Suzanne, leurs discours commencent à m'atteindre. Imagine que ce soit finalement moi... Tu sais ce que je ferai ? J'écrirai un texte à lire devant mon cercueil, où j'inviterai les peuples à ne se battre que sur les terrains de sport, où je rappellerai que nos haines aveugles ont amené au pouvoir en Allemagne un moustachu haineux.

Puis, une fois les officiels repartis et moi confortablement installé, je resterai bien droit dans ma boîte fermée, j'écouterai l'oreille rigide mais dressée les explications données aux classes en sortie pédagogique. Quand aucun visiteur ne nous dérangera, je raconterai aux gars ce siècle qu'ils ont manqué. Je leur confirmerai qu'ils ne s'étaient pas trompés, que l'homme était bien devenu fou. Je leur parlerai du gaz qui ne tuait plus dans des tranchées mais dans des chambres. J'essaierai de leur décrire le champignon sur Hiroshima. Je leur expliquerai que l'on tue de nouveau au nom de Dieu. Ce sera sans doute un choc pour ces enfants de Jules Ferry.

Je ne veux pas déclencher de jalousies, je ne parlerai pas de nos voyages en avion ou de mes voitures. Par contre, j'insisterai sur les jupes des filles qui raccourcissent après les conflits : d'abord 18, puis 68 ! J'entends déjà leurs sifflements envieux. Eh, ils ne savent même pas que nous pouvons maintenant éviter d'ajouter un bébé à la famille... sans quitter la fête avant la fin.

Je conclurai en racontant le " petit-pas-de-l'Homme-si-grand-pour-l'Humanité " sur la lune, et ils me riront au nez : " Jules, t'as abusé des hallucinogènes. " Non Suzanne, je n'ai pas les chevilles qui gonflent. Avoue que tu serais flattée. Tu rougis ? Je sens que tu rougis. Je t'imagine dire aux voisines. " C'est mon Jules ! "

Allez, on verra.

On commence à voir ma Suzanne. Il paraît qu'il est mal, l'Eugène. Qu'il a perdu conscience. Comment je le sais ? Figure-toi qu'un journaliste est venu " recueillir mes réactions ". C'est mon poing dans la figure qu'il a failli récolter ! Bien sûr j'ai pensé que ça pourrait être moi, ce dernier Poilu enterré officiellement. On en a parlé, tu t'en souviens. Mais pas un instant je ne me réjouirai du départ de ce pauvre bougre. Je ne suis pas pressé d'être le dernier des Mohicans. Je tiendrai mon rang avec dignité, au moins pour ma petite Frédérique. Mais il n'y a pas d'urgence. Je vais être à moi tout seul les troupes françaises de 1914-1918. Des uniformes bleu horizon aux barbes pleines de poux. Nous sommes partis tuer du boche, nous avons fini par fusiller nos propres gars qui désertaient. Endors-toi tranquille, Eugène que je ne connais pas, je vous emmène tous dans ce cortège national.

Demain tout sera fini. Peux pas dormir Suzanne, peux pas y aller non plus. J'en ai fait ni plus ni moins que les autres soldats. Les gars m'auraient peut-être en effet désigné. Mais c'était avant de savoir.

Suzanne mon amour, trente ans que t'as pris tes quartiers d'éternité dans ma tête et pourtant je t'ai toujours gardé une porte fermée. Je vais faire sauter le cadenas ce soir et tu vas sans doute beaucoup pleurer. Mais je ne peux pas partir sur la terre des Braves avec ça dans mes bagages. A la Libération, à la fin de l'autre guerre, un employé municipal est venu me trouver. Il m'a murmuré " Je vous aime bien Jules, alors je tenais à vous donner cela en main propre. " cela, c'était une lettre. En haut à droite, le tampon de la gestapo écrasait celui de la gendarmerie française. J'ai tout de suite reconnu l'écriture soignée de notre cher fils aîné, Philippe. Faut croire qu'il avait été rattrapé par le poids de son prénom : il se sentait le devoir de signaler que le libraire de la rue Cauchin vendait autant de livres de beurre au marché noir que de livres de classes. Drôle de hasard que le courrier ne relevait pas : ce commerçant se trouvait être son principal concurrent. Ils l'ont arrêté, le traître à la Nation. Et la boutique de notre fils a eu la " brillante expansion " que tu connais. Tu avais bien senti, ma Suzanne, que le courant ne passait plus entre lui et moi. Nous n'en avons jamais parlé, mais il savait que je savais. J'ai presque fini par lui pardonner. Mais ce soir, je pense à notre fils, à ce libraire parti dans la nuit et le brouillard.

Dans ce cimetière militaire où on m'attend, je sais bien que tous autant qu'ils sont, ils n'en veulent pas aux Allemands. Nous étions tous des victimes, des deux côtés de la ligne de tir. Mais si je n'ai pas pu empêcher mon fils de vendre son voisin pour la réussite de son affaire, je ne suis pas resté fidèle à mes compagnons.

L'Eugène ne sera plus là demain, ma Suzanne. Je ne connais pas sa vie. Lui aussi a sans doute des fantômes dans le tiroir. Mais je vais être beau joueur, je le laisse remporter cette dernière partie. Si cet homme est honnête, il m'y emmènera avec tous les autres. " Prends tes cachets ", me rabâchais-tu chaque matin. Tu me voulais éternel, malgré ma tension capricieuse. Je vais les prendre, mes pilules, toutes d'un coup. Voilà. J'arrive, ma Suz...